

## De Pierre Solié

La justification de la vie, c'est la vie.  
Si elle est souffrance, il faut justifier celle-ci – par la  
vie ! – et donc aussi par la mort !

Nous sommes venus ici par la volonté du hasard et  
de la nécessité. Nous n'en partirons que par nécessi-  
té, mais avec un peu moins de hasard.

La vie est un si frêle esquif que de temps en temps des  
lames de fond déferlent : l'éternité dans le temps, le  
néant dans l'être.

Toute erreur contient sa vérité – c'est-à-dire son  
contraire.

### Hölderlin a dit :

*« Dieu crée l'homme comme la mer crée les continents :  
en se retirant. »*

Au cœur de l'être, le néant.

Le voyage intérieur est un euphémisme du voyage à  
travers la folie.

La psychanalyse consiste en la traversée de son mythe.  
Comme on dit : la traversée du désert – ou la traversée  
des Enfers.

Et pourtant, il y a de la Beauté !

Nos maux souffrent plusieurs formes de mots : ceux  
de la poésie, d'abord ; ceux de la science, ensuite,  
fût-elle seulement humaine !

**Maître Eckhart a écrit :**

« *Je prie Dieu de me délivrer de lui !* »

Et j'ajoute : et de moi !

Ce qui fait la force de la bourgeoisie, c'est qu'elle n'a que des réponses – comme le marxisme en son temps !

Les hasards heureux exigent les esprits les plus préparés.

Je ne suis pas sûr de croire en Dieu.

Malheureusement, Lui, il croit en moi.

La différence entre un fou et moi, c'est que moi, je me sais fou.

C'est souvent la folie qui limite la perversité de l'homme...

Les illusions perdues sont des réalités trouvées.

Il arrive que le désir survienne en se consommant.

Si vous cherchez Dieu désespérément – sans le nommer – c'est peut-être qu'il vous porte sur ses épaules, et que vous n'en avez même pas conscience.

Le sujet est ce que le moi découvre de lui-même comme un autre moi.

La santé est un état enviable, mais précaire, qui ne présage rien de bon.

N'aurai-je pas passé ma vie à combattre des dragons, c'est-à-dire, dans la plupart des cas, des moulins à vent ?

Pour supporter les psychotiques, il faut être soi-même un peu fou, ou il faut être un saint.

À moins qu'il ne faille être un peu des deux à la fois ?

Le monde, qui est cause de tout, est apparu sans cause à partir d'un "non-monde".

Il faut être lucide : je m'aime à travers tous ceux qui m'aiment.

Quand tu croiras ne plus croire en rien, tu croiras encore – que tu ne crois rien !

Une psychanalyse consiste à rendre fou son patient : à lui faire prendre conscience de sa folie cachée, réprimée, interdite...

Aujourd'hui, chacun y va de son *je*. Alors, jouons !

Si tu trouves Dieu, si tu jouis de Dieu, tu deviens, peu ou prou, sa marionnette.

Continue donc à le chercher, même si tu crois l'avoir trouvé.

De toute façon, ce n'est pas vrai.

Sinon, tu ne serais pas là pour me lire.

Nous fabriquons des mythes afin de tenter d'éviter d'être tenus de les vivre.

**Mais il faut ajouter :**

Nous fabriquons des mythes – et puis le mythe nous fabrique.

Ce qui est acquis est perdu – comme désir en tout cas.

La façon de demander vaut bien mieux que ce qu'on reçoit.

Il n'y a jamais eu que Dieu pour se permettre de régner sans exister.

On adhère souvent très vite à ce qu'on combat farouchement.

On y a même déjà adhéré – par son envers.

Si tout bouge de la même manière en même temps,  
rien ne change.

*“On perd son temps à gagner sa vie.”*  
Mais on gagne du temps en le perdant.

L’avenir aussi explique le passé.

Je ne pourrai jamais dire : *“Je suis mort”*.  
Ma vie était réelle.

*C’est qu’il y a toujours eu du posthume dedans.*

L’amour nous fait croire en un être qui existe.

La foi en un être qui n’existe pas.

Mais “l’être qui existe” de l’amour n’est pas toujours  
celui que l’on aime vraiment – et pour qui on a la foi :  
celui-là n’existe pas !

Exister et être sont deux verbes différents.

Ne pas exister, “n’exister pas”, ne signifie pas forcément  
que l’on “est”.

L’absence est.

Le manque aussi.

Il faut commencer, pour guérir, par s’avouer qu’on  
est malade.

– Pourquoi écrivez-vous des livres ?

– Parce que je suis insomniaque !

Un poème, ce sont de petites lettres, de petits mots  
qui s’aiment – et de grandes phrases qui font l’amour.  
Dans de grands draps de silence.

Il y a vraiment peu de temps que je sais délirer.

Que cherchons-nous sans cesse ?

Dieu.

Que cherchons-nous sans cesse à éviter ?

La Mort.

Malheureusement, il n'est guère de l'Un sans l'Autre !

Ma maladie est incurable.

Elle s'appelle la vie.

Nous naissons égaux en droit ; nous mourons égaux en fait. Entre les deux, tout est possible.

Pour croire en Dieu, faut-il être d'une triomphante humilité ou d'un orgueil paranoïaque ?

Pour ne pas croire en Dieu, faut-il être d'un triomphant orgueil ou d'une humilité paranoïaque ?

Je ne suis pas Dieu, mais quand même ...

Je ne suis qu'un "dieu manqué", mais un Dieu tout de même.

C'est peut-être pourquoi Dieu me manque tellement : il est mon manque. Mon manque à être, mon manque à l'Unité.

Mais quand par hasard il m'advient de me combler moi-même, je manque alors de manque, et je m'y noie – comme Narcisse.

Et quand d'occurrence c'est l'autre qui me comble, je manque aussi de manque, j'en suffoque de trop d'air – comme de l'air surpressé.

Entre les deux, mon Dieu ! manquez-moi !

*(De justesse, néanmoins...)*

*À la conquête d'un nouveau soleil et d'une nouvelle terre habitable...*

Trouver Dieu, peut-être, c'est-à-dire le Manque absolu, c'est accepter sa mort – si ce n'est la désirer et en jouir totalement au moment qu'elle s'accomplit. C'est la *Libération* des hindous et des bouddhistes qui nous dispenserait de revenir sur ce vaisseau cosmique en perdition : la terre, le soleil, l'univers tout entier... – tout le monde créé par devers lequel l'*Incréé* est au fondement.

L'*Incréé* véritable.

Cet *Incréé* inconnaissable, absolu, absolu inconnaissable au-delà de tout horizon d'espace et de temps et de ses représentations infinies.

Au-delà de tout possible, de toute vie, de toute conscience – de tout être : épuisement, éradication, anéantissement, annihilation... docte ignorance et nescience.

Avoir tout possédé pour pouvoir tout renoncer.

Et pourtant, attention !

Ce peut être encore là un piège du pouvoir, une ruse du Malin, puisque pouvoir tout perdre, comporte bien "pouvoir".

Il faut toujours se méfier des faux attraits, les pires ! d'une certaine humilité.

Le déprimé est souvent un mégalomane qui s'ignore.

« Je ne crois plus, et pourtant je dis la messe tous les jours. Je fais mes sermons le dimanche, j'écoute mes ouailles tout autant qu'elles le veulent.

Je ne crois plus – mais eux, ils croient. Et moi, je crois en eux.

Ce qui fait que, finalement, je crois aussi en moi. »

Le péché originel, c'est aussi de ne pouvoir s'empêcher de pécher.

La fascination est toujours de la mort, pour la mort.

C'est la terreur sacrée, le *mysterium tremendum*, le *mysterium fascinans*... Le sacré à l'état pur : voir Dieu et (en) mourir.

La vue de Dieu, *tue*.

Dieu est donc d'abord mort.

Mais il est aussi la *Vie* – parce que la Vie se fonde sur la Mort comme la créature sur le Plérôme.

C'est-à-dire sur le Vide, le Néant et le Rien

Mais tout autant sur le Plein, l'Existant et le Tout.

Notre mission n'est pas de transformer notre terre en un ciel, mais de faire descendre le Ciel sur la Terre.

Féconder le temporel, le quotidien, le matériel, le banal, le médiocre, par la puissance de l'éternel, du spirituel – du Beau, du Bien et du Vrai.

Peut-on manquer de ce que l'on n'a jamais connu ?

Peut-on manquer de ce que l'on n'a jamais perdu ?

Ne risquons pas de devenir ce que nous prétendons être.

Un mythe raconté par un fou, est un délire.

Par un poète, c'est une fable.

Par un savant, une métaphore – et par un prophète, une religion.

Et ce peut être pourtant le même mythe.

La vie est une prison de condamnés à mort.

« *J'ai une fragile santé de fer.* »

La vérité est quelque chose de beaucoup trop sérieux pour qu'on la laisse aux mains des hommes.

J'ai cru tout savoir, et j'ai su tout croire – ou si je ne l'ai su, je l'ai pu.

Puis je sais maintenant ne plus savoir grand chose et  
ne plus rien croire.

Je ne crois pas savoir.

Je ne sais pas croire.

Mais croire “ne pas savoir”, n’est-ce pas encore croire ?

Et savoir “ne pas croire”, n’est-ce pas encore savoir ?

“Croire rien” et “savoir rien” exigent de mourir.

Le non-désir est encore du désir.

Et en être libéré exige aussi de mourir.

La croyance en l’immortalité est, pour le moins, un  
déli de réalité.

Au moins, au plan de la résurrection des corps.

Quand tout fait sens, c’est qu’on a perdu *le* sens.

La raison y devient volonté d’omniscience.

C’est-à-dire, en fin de compte, délire d’interprétation.

Je ne crois plus beaucoup en la psychanalyse.

Malheureusement, elle, elle croit en moi.

**J’ai beaucoup “guéri” autour de moi** – mais beaucoup  
moins en moi. Serait-ce là que se trouve le sacrifice  
de ce métier ?

Je connais des confrères qui ont guéri tout autant  
que moi autour d’eux, et qui semblent avoir guéri à  
l’intérieur d’eux-mêmes.

On est obligé, pourtant, d’y regarder de plus près.

En fait, ce sont leurs proches qui en ont eu la  
souffrance – qui ont supporté le sacrifice.

Ce qui signifie aussi bien qu’ils ne s’étaient pas  
“soignés” du tout. Ils ont évité d’affronter leur  
dépression intérieure. Ils n’ont pas accompli le deuil  
de l’omniscience – de l’omnipotence illusoire.



D'ailleurs, ils n'ont même pas conscience du mal qu'ils ont fait vivre à leurs proches.  
S'occuper du *prochain*, si souvent, cela consiste si bien à ignorer ces proches ! ...

Lao-Tseu dit :

*Celui qui sait ne parle pas.*  
*Celui qui parle ne sait pas.*  
Mais comment peut-il le savoir ?  
Et comment peut-il le dire ?

Le vide est sans doute la forme suprême, comme la forme est le vide.

Oui, mais à condition d'ôter la forme du vide, et le vide de la forme.

Autrement dit, quand le vide se forme, la forme se vide – et réciproquement.

Ou comme le disait l'autre : “Tout est dans tout, et *vice versa*.”

Au fond, entre la *forme* des bouddhistes, et le *phénomène* de Kant, entre le vide des bouddhistes et le noumène de Kant, y aurait-il un rapport ?

La “chose-en-soi”, absolument et radicalement inaccessible, aurait-elle une relation à la notion de *vacuité* ?

De même que l'idéalisme transcendantal de Kant – et de beaucoup de ses successeurs, même s'ils l'ont renié, que ce soient Schelling ou Fichte, Hegel, Schopenhauer et bien plus près de nous, Husserl – cet idéalisme aurait-il finalement quelque chose à voir avec les doctrines du *dharma* ?

Ou peut-être encore plus avec les théologies négatives, ces pensées qui se perdent au vertige de devoir toujours tout nier, pour donner à entendre le Dieu, la Déité

qui se retrouve sans cesse au-delà de ce qu'on peut en dire, de ce qu'on peut en penser, de ce qu'on pourrait même en vivre ?

De ce *vide*, surtout, ne faisons pas ce qui manquerait au plein, ni ce qui manquerait à la forme ou au phénomène – même pas ce qui manquerait au noumène ! Ni, non plus, ce qui manquerait au mot ou au signifiant, ce qui manquerait à l'étant, ce qui manquerait même à l'être.

Si nous en agissions ainsi, nous en ferions une chose à nouveau, fût-ce à être le négatif du phénomène, de la forme, etc.

Le vide n'est pas le contraire de la forme.

Il n'est pas la non-forme.

Mais il faut bien le répéter : il est lui-même la forme.

Pensée insoutenable, circulaire, tautologique. Pensée, à la limite, impensable. Et qu'il faut pourtant penser. Dans l'impensée.

En somme, l'*objet perdu* fonde la cause (freudienne) perdue ...

N'avoir plus rien à perdre d'avoir déjà tout perdu, ne serait-ce être libéré – du *samsara*, bien sûr, et du *karma* qui va avec ?

Quand je dis que la forme est le vide, je dis aussi, forcément, que chacun contient l'autre et qu'il nous faut trouver l'un dans l'autre. En somme, les blancs entre les lettres, entre les mots et les phrases, ... jusqu'au Livre entier de l'Univers.

Ce sont ces blancs qui parlent...

Tout en sachant néanmoins que cette image même du "blanc" se compose, ne peut se composer que dans la dualité – comme si le blanc du vide s'opposait implicitement, mais nécessairement, au noir du mot, du signe ou de la forme.

Ce ne peut donc être cela *en réalité*.  
Certes, mais que signifie “réalité” à ce niveau ?  
Si ce n’est justement ce qu’il convient de faire  
cesser...

La forme qui est le vide, et le vide qui est la forme,  
sont hors réalité. Ils sont en dehors du monde, de  
tout existant possible. Et c’est cet extra-mondain qui  
doit faire apparition dans le monde où nous vivons.  
Phénomène d’épiphanie.

Il s’agirait en fin de compte d’un troisième terme  
ré-inclus au cœur de son absence.

Cette apparition qui fonde les apparences, cette  
épiphanie dans l’âme, peuvent-elles être comparées à  
celles des dieux et des démons autour de nous et en  
nous, et que nous avons si bien tendance à dénommer  
transcendance ?

Non, ce serait plutôt le vide de ces formes qui se  
signalerait à nous dans ce qu’on appelle le *nirvana*  
tout autant que dans ce qu’on nomme le *satori*, dans  
l’illumination ou dans l’éveil à la suprême conscience  
du Néant fondateur – ce qui n’est pas du nihilisme,  
mais l’inverse au contraire.

Qui est peut-être ce *Maître absolu* que nous manquons  
toujours sans que jamais il nous manque – c’est-  
à-dire la Mort.

La jouissance du *nirvana* serait alors celle de la Mort.  
Mieux vaut-il en jouir qu’en mourir ?

Mais jouir à en mourir – et mourir à en jouir,  
puisque la Vie à ce point, devient la Mort, et la Mort  
la Vie (“éternelle”).

La vacuité du *dharma* est bien proche, tout compte  
fait, de notre éternité – sauf à la penser sous le chef

de la *Déité* de maître Eckhart, et que ce ne peut donc être le *moi* qui en jouit.

Qui donc en jouit alors ?

Le plus grand que moi – le plus grand que soi, ce qu'on peut appeler le *Soi* (*Atman, Brahman ou Purusha*), ce qu'on peut appeler l'*Autre*.

Quand Soi et Autre sont mêmes.

Transcendance immanente.

Renvoyant de nouveau, s'originant à ce *Rien* dont je ne peux rien dire d'autre.

### L'autre nom de l'altérité : la charité ?

À ce propos, pensons à la Mère Teresa.

Son moi est-il dilué dans son Autre de charité, ou dans son Soi d'éternité ? A-t-elle dès lors atteint la Libération ? Est-elle une *jivan mukti*, une libérée vivante, dans un éternel présent ? Est-elle une *arhat*, une sainte qui a connu l'illumination du *nirvana* ? Est-elle, tout simplement, une sainte chrétienne ?

« Je suis crucifiée avec le Christ ; et si je vis, pourrait-elle s'écrier avec Saint Paul de Tarse, "c'est le Christ qui vit en moi" ! » *Galates*, II, 20.

Pourtant, à ne rien faire d'autre qu'à se diluer dans le Soi ou dans l'Autre, le moi s'identifierait à Lui (suprême ruse du moi ?), et il se retrouverait de fait en pleine inflation mégalomane. À l'inverse, si c'est le Soi ou l'Autre qui vient *prendre sa place*, on peut penser en effet que le moi est dissous, que son complexe s'est défait et a laissé son espace à cette autre réalité – cette réalité du Même et de l'Autre... Alors, la "personne" qui agit, c'est ce Soi, ou cet

Autre : et si nous suivons Paul, si nous suivons la croyance dont se réclame Mère Teresa, c'est "Christ" qui vit en elle.

Autre inflation ?

Mais inflation de quoi ?

Ou réalité différente ?

Il me semble qu'il y a là, quand nous sommes confrontés à de telles situations, quand nous avons de tels "cas", trois choses à distinguer – pour le moins.

1. La dissolution totale du moi dans le Soi ou dans l'Autre, – dans le Brahman ou le Christ – elle se nomme en psychanalyse une *identification projective* : le moi se dissout comme une illusion et en revient à ce qui le fonde en se projetant dedans – et en s'y perdant. On appelle aussi cela de la *participation mystique* : je ne suis plus que le Soi, je ne suis plus que le Christ, mais le Christ "extérieur".

2. Si le moi est imprégné, emporté, submergé par la puissance du Soi ou de l'Autre, nous avons alors affaire à une *identification d'introjection*. Le moi s'y anéantit tout autant, mais je suis devenu le "Christ de l'intérieur". En fait, je ne vis plus, c'est le Christ qui vit à ma place. Il n'y a même pas là, comme dans le premier cas, un sacrifice du moi, mais une inflation sans contrôle où mon petit moi humain se retrouve agrandi aux dimensions du Soi cosmique qui s'en est emparé.

Ce sont sur ces deux cas que fonctionnent d'habitude les systèmes religieux, à l'échelle d'une culture ou d'une société, bref, comme phénomènes collectifs – c'est-à-dire, en fin de compte, comme des *pathologies réunies*, schizophrénie en 1. paranoïa en 2.

Pathologies réunies parce que stabilisées, créant *norme*, si l'on peut dire, et d'autant plus efficaces dans le traitement individuel des errances ou des délires qu'elles reprennent à leur charge. Un "système sorcier", souvent, réussit beaucoup mieux avec ses "fous" que nous ne savons le faire : parce qu'ils y sont parents, et qu'ils disposent pour ce faire d'un arsenal thérapeutique dont le but est de transformer la schizophrénie ou la paranoïa individuelles en les réintégrant, et du coup en leur donnant sens, dans le système collectif qui saura assumer cette paranoïa ou cette schizophrénie.

Grâce à quoi, dans une civilisation traditionnelle, la personne totalement identifiée au Soi ou à l'Autre – que ce soit par projection ou par introjection – devient un exemple en matière de religion, comme le fait le chaman ou comme l'ont fait beaucoup de saints chrétiens, et des saints authentiques – au lieu de verser dans des états paranoïdes ou catatoniques.

Ce qui fait dire à Michel Cazenave que les religions ne sont pas, comme je l'écris ici et comme je le déclare souvent, des pathologies réussies, mais que ce sont à l'inverse les maladies mentales qui sont très souvent des "religions manquées".

Ce qui est tout à fait vrai : ça marche dans les deux sens.

3. Le troisième cas, enfin, est celui qui s'appuie sur ce que, dans notre jargon d'analystes, nous appelons l'*identification secondaire*, sur le passage réussi, selon les concepts de Freud, d'une "libido d'objet" à une "libido du moi".

Mais je vais bien plus loin, car je définis alors le moi comme le lieu de transaction, de négociation – et donc en même temps, de séparation – entre la

pulsion et l'esprit d'une part, entre le Soi et de l'Autre d'autre part. Séparation signifie d'ailleurs aussi réunion (il n'y aurait pas autrement de transaction) – mais réunion, justement, d'éléments séparés.

Autrement dit, le *Je* qui se constitue grâce au moi, est un je clivé – plein et vide en même temps, et où les jonctions s'opèrent par l'affirmation même de ce vide. "Christ vit en moi" – certes, mais s'il vit *en moi*, c'est que le moi continue d'exister, et que nous assistons en fait à cette conjonction majeure du *moi* et du *Soi* (ou de l'*Autre*) – et encore plus profond, à la conjonction elle-même de ce *Soi* et de l'*Autre*. Et conjonction signifie bien la rencontre, et à la limite l'identité absolue, de deux réalités qui demeurent pourtant distinctes.

*Je suis le Christ intérieur qui ordonne mon âme (immanence). Je suis le Christ extérieur qui m'appelle hors de moi (transcendance). Je demeure pourtant moi-même (je suis un je), tout en sachant finalement que mon Christ et l'Allogène sont une seule et même chose (transcendance immanente).* Composition quaternaire – et ne serait-ce là la vraie mystique ?

*Maître Eckhart ?*

On ne s'individue d'habitude que si l'on ne peut faire autrement.

Entre sainteté et sagesse, il n'y a qu'une différence de degré.

Le sage est celui qui sait, le saint celui qui sent.

(Mais le type n'est jamais pur, et chacun emprunte à l'autre).

Le Sage a d'habitude une vie quotidienne qui lui appartient en propre – jusqu'à se marier et être père de famille. Tandis que la vie du saint est presque totalement consacrée à son sacerdoce : quand le sage peut vivre en dehors du sacré, le saint y est au contraire, plus ou moins, complètement donné.

Est-ce à dire que les saints ne s'individualisent pas, ne s'individuent pas non plus ? Il faut établir ici une vraie distinction : si les saints ne s'*individualisent* que fort peu, ils s'*individuent* au contraire autant que faire se peut.

D'ailleurs, ils n'ont pas d'autre choix : individuation ou psychose.

Car ils plongent au plus profond de l'inconscient, là où on effectue la *metanoïa* (la transformation) intérieure, devant le numineux, devant le *primaire* le plus explosif parce qu'il est à la fois infra et supra-humain – ou bien on en est emporté, lacéré, *aliéné et détruit*.

Le saint reste toujours, de ce point de vue, un grand passionnel. Parce qu'il vit dans la passion pour le divin, mais subit tout autant la passion du divin. Alors que le sage est celui qui a pris au contraire ses distances avec la passion.

Si on voulait le dire autrement, le saint vit aux extrêmes, et le sage au milieu. Le saint parmi les dieux et les démons ; le sage à leur écart en les médiatisant.

Mais pour les médiatiser, il a bien fallu les vivre – afin de les revivre en conscience, au risque de s'y perdre. S'y perdre est d'ailleurs pour une part nécessaire – jusqu'à un certain point. C'est là la part de passion exigée de celui qui devient sage. Même s'il doit ensuite s'en défaire : il doit d'abord y passer, et c'est bien dans ce nœud que le sage et le saint sont tout de même des parents.



Mais le saint va plus loin, plus profond ou plus haut :  
jusque dans la folie de Dieu.

Là - *pas-là*, en ce temps, mais *pas-temps*, est et *n'est-pas*  
l'objet-*non-objet* – du Désir métaphysique : de l'Amour.

Non pas effet mais cause du Désir et de l'Amour,  
en-dehors même de tout état d'absence ou de manque.

L'Amour est cause et effet de lui-même. Et comme la  
Beauté, la Bonté, il désire toujours au-delà de ce qui  
peut le compléter, de ce qui peut le satisfaire. Tout  
objet qu'on lui donne en pâture ne le comble pas,  
mais le creuse.

Il est absolu.

Il désire l'altérité absolue – hors du monde.

À terme, il désire la Mort : « *Car je meurs de ne pas  
mourir.* »

(*Saint Jean de la Croix*)

Cette *a-topie* et cette *a-chronie* (ce non-lieu, ce  
non-temps), je n'y crois pas vraiment. Et je ne vais  
pas dire comme Jung : « *Je ne crois pas, je sais !* »

Non – car non seulement, je ne crois pas, mais je ne  
sais pas non plus.

Simplement, humblement, j'ai de temps en temps  
l'impression, j'ai de temps en temps l'intuition que  
ce "creux" me sollicite comme une présence  
d'Absence.

D'Absence qui n'est certes pas sans renvoyer à l'outre-  
monde de ce qui n'était pas avant que cela soit ; de ce  
qui n'est pas plus depuis que cela est ; de ce qui  
jamais ne sera quand même cela ne sera plus.

Je n'y crois pas, disais-je... mais cela m'appelle et me  
fait être.

Alors, qu'est-ce que croire ou ne pas croire ?

Et cette *a-topie*, cette *a-chronie* renvoient évidemment au Vide, au Rien, au Non-Être, au Néant – mais aussi à ce bel euphémisme de la Vie éternelle pour désigner la Mort.

Devenir capable de Dieu en revient à devenir capable de la Mort – et même, si besoin est, capable de la mort de Dieu.

De ce dieu, de ces dieux investis dans la *maya*, pour leur ménager leur place entre le monde du sensible et celui des intelligibles, dans ce royaume des visionnaires que Corbin nomme le *mundus imaginalis*, le monde de la fonction imaginante.

Certes, nous ne sommes pas tous des poètes, encore moins des visionnaires. Pourtant, à propos de l'*Imago terrae* des mazdéens, Corbin cite Fechner, cet allemand du siècle dernier, qui raconte comment, au cours d'une matinée de printemps, alors qu'une lumière de transfiguration nimbait la face de la Terre, il fut saisi, non pas simplement par l'idée esthétique, mais par la vision et l'évidence concrète que « la Terre est un Ange, et un Ange si somptueusement réel, si semblable à une fleur ! »

Pourtant, ajoute Corbin avec mélancolie, une telle expérience passe aujourd'hui pour imaginaire, puisqu'il est entendu que la Terre n'est rien d'autre qu'un corps plus ou moins sphérique qui tourne autour du soleil – et que, quant à en savoir davantage à son sujet, c'est affaire de recherche dans les collections de minéralogie.

C'est cela qui a poussé Corbin à ajouter le terme d'*imaginal* à celui d'imaginaire. Et à distinguer, avec les alchimistes, entre l'*imaginatio fantastica* (les fantasmes plus ou moins déréels, voir délirants) et l'*imaginatio vera* : l'authentique fonction imaginante,

productrice des symboles et des formes imaginales qui font la médiation du sensible à l'intelligible.

C'est ce que j'essaie quant à moi de découvrir dans ce que je nomme aussi l'*ordre symbolique*, l'ordre du bi-réflexif, du savoir qui sait qu'il sait, enraciné dans l'imaginaire et dans ce que Freud appelle les pulsions, et tendant vers le trans-réflexif, enraciné dans la Terre et tendant vers le Ciel ; enraciné dans la Mère et tendant vers l'Esprit ; jetant le pont, tout compte fait, entre la Matière de la science et le souffle spirituel.

Alors, à mes yeux, l'expérience imaginale de Fechner n'est pas de l'illusion : elle renvoie à ce que j'essaie de décrire de l'expérience d'individuation – sauf que je n'y vois pas, moi, un Ange, mais une fleur.

Pourquoi pas ?

Et pour être plus précis, même, un lotus.

Pour y voir un Ange, il doit falloir être plus avancé que je ne le suis dans la voie de l'ascèse spirituelle.

L'expérience analytique n'en demande pas autant...

Elle demande de *voir* en revanche que cet Ange est la spiritualisation (c'est-à-dire la métamorphose, la conversion spirituelle) du Démon pulsionnel de l'inceste. Parce qu'il n'y a pas d'anges sans démons.

Mais je dois ajouter pour me faire bien comprendre : de l'inceste "avec maman" sans doute, à condition qu'on ne s'en arrête pas là et qu'on sache discerner que ce fantasme d'inceste est la manifestation à l'individuel du grand schème symbolique de l'Inceste sacré, de la hiérogamie du Fils avec sa Grande-Déesse-Mère (Aphrodite-Adonis, Inanna-Dumuzi) que l'on célébrait autrefois sous l'espèce des hiérodules dans les temples d'Égypte, de Sumer ou d'Akkad, à Éphèse, à Corinthe et même au mont Éryx dans la Sicile romaine.

Sans parler de Kali, dans les Indes Orientales...

Alors, la Mère devient figure du Principe.

Et quand, allant plus loin, je révère un “Père” détaché de tout objet – mais plutôt qu’un *père*, il faudrait dire un *arché*, un fondement – détaché même de toute image, voire de tout mot possible, je m’achemine vers le Principe lui-même qui ne peut se réduire à mes yeux, ni aux Intelligibles de Platon, encore moins aux catégories d’Aristote ou aux noumènes de Kant, mais débouche sur le “Dieu qui n’est pas” et pourtant me fait être.

Est-il nécessaire de repasser aujourd’hui par une angéologie pour atteindre de nouveau à ces métamorphoses symboliques-imaginale ? Je ne me prononcerai pas sur le plan ontologique, mais ce serait, *psychiquement*, comme de vouloir revenir aux cérémonies des Mariages sacrés des temples de Babylone ou de Phrygie. Absolument impossible. Ce qui est possible, en revanche, c’est de “trans-métaphoriser” (autre façon de dire : de trans-réfléchir) les images en quoi se révèle toujours le principe, de sorte à les décoller de nos identifications primaires, à cesser de les confondre avec les “autres” et avec les objets dont elles sont aussi le signe – et afin, d’autre part, que les autres et les choses ne se réduisent pas à de simples instruments de recherche et de laboratoire, à du simple sensible où on croirait les épuiser, mais se trans-métaphorisant dans cette œuvre spirituelle devenue nécessaire.

Voilà en définitive, ce qu’est pour moi l’Imaginal : une poétique. Mais pour moi – encore ! – tout texte sacré est justement cela. C’est même cela aussi, cette *psyché objective* dont Jung nous entretient. Au moins la partie la plus importante, la partie

fondamentale, originaire, originelle de celle-ci.

En somme, nous pouvons reprendre le vieux koan :  
« Avant l'expérience du *satori*, la montagne est une montagne. Pendant l'expérience, elle n'est plus une montagne. Après l'expérience, elle redevient une montagne. »

*« Avant, on voyait des choses dans le ciel ; maintenant, on voit du Ciel dans les choses »*

*(Michel Cassé)*